

auberges ou des cabarets que l'on rencontre dans ces espèces de solitudes. Ce qui déplut davantage à l'un d'eux, fut l'usage constant des paysans de ne jamais dire leur prix. « Ce que vous voudrez Monsieur, » est leur seule réponse. Il convient aussi que jamais ils ne lui demandèrent plus que ce qu'il leur offrait, et que jamais ils n'eurent l'air mécontent.

Un autre désagrément dont se plaint le même voyageur, c'est celui d'être constamment suivi par des petits chiens qui sortent de chaque cour pour japper après les voyageurs jusqu'à ce qu'ils les aient perdus de vue. « Je ne conçois pas, ajoute-t-il, la patience des postillons à qui ces aboiemens paraissent assez indifférens, tant on aime le bruit au Canada; les cloches sont constamment en mouvement; les tambours battent, les trompettes sonnent deux fois par jour dans toutes les grandes villes, et sur les routes il n'y a pas une calèche ou un traîneau aux harnais duquel ne soient suspendue une douzaine de clochettes ou de grelots. Un autre voyageur dit que dans les routes, lorsquelles sont couvertes de neige, et où par conséquent les voitures avancent sans faire assez de bruit pour qu'on les entende de loin, ces sonnettes sont pendant la nuit le seul moyen d'éviter les accidens qui résulteraient de la rencontre de deux traîneaux.

La route de Quebec à Montreal est commode et très-bien servie. Des relais sont établis à des distances réglées; des chevaux, des calèches ou des carrioles y attendent le voyageur. Chaque maître de poste est tenu d'avoir quatre calèches et autant de carrioles. Il y a de plus à chaque relai, un aide de poste qui doit avoir un nombre égal de ces voitures, et les fournir au maître de poste lorsque celui-ci les requiert. Les voyageurs doivent être servis dans un quart-d'heure pendant le jour, dans une demi-heure pendant la nuit. Les postillons sont obligés de parcourir deux lieues par heure. Le prix d'une calèche attelée d'un cheval, est d'un shilling des colonies (1 fr. 5 cent.). Il n'est rien dû au postillon, cependant on lui donne un pour boire.

Quoique les calèches de poste soient lourdes et grossièrement construites, l'on n'y est pas cahoté. Les chevaux, bien que petits et lourds, sont infatigables. Lorsque les postillons veulent hâter leur pas, ils se servent de l'expression de *marche donc!* qu'ils répètent avec un ton plus ou moins aigu, et qu'ils accompagnent de plus ou moins de coups de fouet. Le fréquent usage qu'ils font de ces mots, a donné lieu au surnom de *marche donc*, sous lequel ces calèches sont connues.

L'usage du Canada est de laisser les chevaux paître en liberté, de sorte que pour les atteler aux

voitures de poste, il faut les aller chercher dans les champs. Un voyageur américain observe que ces animaux sont traités bien plus doucement par les Canadiens que par les habitans des Etats-Unis.

La première poste est à neuf milles de Quebec. « A peine, dit le voyageur anglais Weld, nous eut-on aperçus, que le maître de poste, sa femme et toute sa famille se hâtèrent de sortir de la maison pour nous recevoir. Le postillon, après avoir fait claquer son fouet, descendit gravement de son cheval, s'avança le chapeau à la main vers la maîtresse, et lui donna un baiser sur chaque joue, à quoi elle se prêta de la manière la plus gracieuse. Cette cérémonie se répète à chaque relai, et ce n'est qu'après quelques minutes employées à des félicitations mutuelles sur le bonheur de se revoir, que l'on prépare une nouvelle voiture. »

En allant de Quebec à Montreal, on suit presque toujours les bords du fleuve; on traverse les petites villes et les villages qui offrent un si joli tableau lorsqu'on les aperçoit du milieu de la rivière, et qui ne perdent pas à être vus de près. D'ailleurs le spectacle dont on jouit en faisant le voyage par terre, est de la plus grande beauté. Le Saint-Laurent, par sa largeur, ressemble à un lac entouré de montagnes; il paraît couler aux pieds du voyageur, qui, du haut de ses bords escarpés, contemple les navires marchands dont

ses eaux sont animées. Sur la rive opposée, de hautes montagnes qui s'élèvent presque perpendiculairement et qui sont revêtues de forêts immenses, servent comme de clôture à un pays fertile, couvert de cultivateurs occupés à faire leurs moissons, et parsemé de villages dont les maisons et les clochers, d'une blancheur éclatante, répandent sur tout le tableau un air de gaieté qui en augmente le charme.

Les villageoises françaises sont généralement très-jolies dans leur jeunesse. Elles portent un corset bleu ou rouge sans manches, et un jupon d'une couleur différente. Leur chapeau de paille leur sied très-bien. De même que les femmes des Indiens, elles se fanent avant le temps, parce que leurs maris trop indolens, leur font partager les travaux les plus rudes de la ferme.

Le second jour du voyage on arriva à Trois-Rivières, ville située à peu près à mi-chemin entre Quebec et Montreal, au confluent du Saint-Maurice et du Saint-Laurent. Le premier avant d'arriver au grand fleuve, se partage en trois bras, ce qui a fait donner à la ville le nom qu'elle porte.

Le Saint-Maurice n'est pas navigable pour les navires d'une certaine grandeur; mais avec des canots on peut le remonter presque jusqu'à sa source. Elle n'est pas éloignée de celles d'autres rivières qui portent leurs eaux à la mer de Hud-

son. Cette circonstance dans un pays très-peuplé donnerait lieu à une navigation importante, mais on ne rencontre sur les bords de cette rivière que des habitations éparses jusqu'à une forge éloignée de neuf milles. C'est la seule du Canada; elle a été établie par les Français. Les couches du minerai de fer qui l'alimentent sont presque épuisées. Au-delà le silence des forêts n'est interrompu que par le cri des oiseaux ou par le bruit des cataractes. On en franchit une de trente pieds de hauteur avant d'arriver au saut de Charinnegammé, éloigné de vingt milles de Trois-Rivières. De chaque côté s'élèvent des rochers sourcilleux, noirs et couverts de bois; ils semblent s'être écartés pour donner passage à la rivière qui se précipite d'une hauteur de 100 pieds; la chute n'est pas perpendiculaire; elle est partagée en deux par un îlot rocailleux sur lequel des pins et des thuya ont pris racine. La largeur totale des deux nappes d'eau n'est que de soixante pieds.

Trois-Rivières contient à peu près trois cents maisons. C'est cependant sous le rapport de la population la troisième ville du Canada. On y voit un couvent d'ursulines. Le couvent des cordeliers a été converti en caserne, et le collège des jésuites transformé en prison. Quelques voyageurs ont représenté le territoire qui environne cette ville comme très-fertile et le plus agréable du

Canada. D'autres disent, au contraire, que c'est le séjour le plus triste et le canton le moins fertile de la province. Le sol ne consiste qu'en un sable stérile et mouvant dans lequel on enfonce jusqu'à mi-jambe; l'air est obscurci par une nuée épaisse de cousins, preuve incontestable, ajoutent-ils, d'humidité et d'insalubrité. Les rues de Trois-Rivières sont sales et étroites, les maisons, la plupart en bois, sont basses et mal construites.

La ville a depuis quelques années pris de l'accroissement et l'on a établi, dans les environs, de nouvelles bourgades que l'on a peuplées de soldats licenciés.

Au grand scandale des anciennes maisons françaises, deux familles juives avaient acquis à Trois-Rivières, une influence et une considération qu'elles devaient à leur probité et à leurs succès dans le commerce. La nomination d'un personnage de ces familles à l'assemblée législative avait poussé à bout la noblesse canadienne, et le démon de la jalousie avait allumé des haines qui partageaient la petite ville en deux factions.

Au-dessus de Trois-Rivières le Saint-Laurent s'élargit beaucoup, et forme le lac Saint-Pierre qui a trois lieues de large et sept de long; à son extrémité méridionale se trouvent plusieurs îles. On voit au-delà sur le continent, Sorel ou William Henri, petite ville située à la droite du confluent

de la rivière du même nom avec le Saint-Laurent ; le Sorel porte aussi le nom de Richelieu, de Chamblé, et de Champlain ; il est le canal par lequel s'écoulent les eaux du lac Champlain ; Sorel est l'entrepôt naturel des marchandises qui arrivent des États-Unis par cette voie. Cette ville est presque entièrement peuplée d'Anglais et d'Américains. Elle est bâtie régulièrement, les rues se coupent à angles droits ; on y compte cent cinquante maisons indépendamment des bâtimens qui appartiennent au gouvernement, et des magasins. On y construit des navires pour la navigation des rivières et des lacs. Il y a une église catholique et l'autre protestante. Un voyageur vit à la porte de la première une petite fille qui vendait des bâtons de sucre d'orge d'un sou. « J'en pris un, ajoute-il, en lui donnant deux sous que je lui dis de garder ; mais soit fierté, soit délicatesse, elle courut après moi en criant : « Tenez, Monsieur, voici votre sou. »

La traversée du lac Saint-Pierre interrompt pour un moment la vue de la longue file de maisons ou plutôt de chaumières qui forme comme un village continu de Québec à Montréal. Cette éternelle répétition finit par devenir fatigante.

Les clochers des paroisses couverts en fer blanc présenteraient un coup d'œil agréable s'ils s'élevaient du milieu des forêts comme l'ont raconté

quelques voyageurs, mais tous les bois sont coupés dans les environs des bourgades canadiennes, et des maisons qui se ressemblent toutes, situées à distances égales comme des tentes ou des guérites sur une ligne sans fin, n'ayant ni un arbre, ni un buisson qui les abrite, n'offrent pas le même intérêt que des maisons disséminées au milieu des champs, et réunies par intervalles en hameaux ou en villages.

Il est cependant à propos d'observer que le système des Canadiens leur a été indiqué par la nature du climat : leur pays est, pendant plusieurs mois, couvert de neige ; si leurs habitations étaient dispersées et séparées par des collines et des vallons, il leur eût été impossible de frayer des routes praticables durant l'hiver, et ils eussent été obligés de rester chacun dans leurs tanières comme des ours ; tandis qu'en s'établissant sur les plateaux qui bordent les rives du Saint-Laurent, et ayant disposé leurs maisons sur une ligne, les communications sont beaucoup plus faciles, et ils peuvent voisiner et causer. Si le Canadien était privé de la possibilité de jouir de ce passe-temps, l'existence lui deviendrait à charge.

« Lorsque l'on continue à suivre la rive gauche du Saint-Laurent ; on s'aperçoit en quittant les bords du Saint-Maurice, que tous les affluens du fleuve coulent lentement en entraînant beaucoup

de vase à travers une étendue considérable de pays plat qui borde le lac Saint-Pierre et qui se prolonge derrière l'île de Montreal jusqu'aux deux montagnes. La seule élévation sensible dans cette vaste plaine est l'ancienne rive du fleuve, haute de trente à quarante pieds qui suit la direction de son lit actuel, mais à des distances différentes. Entre Mosquenonge et Berthier, elle est environ d'un mille. Volney observe que cette seconde banquette est plus particulièrement remarquable le long des rivières de l'ouest, mais elle n'est pas moins reconnaissable au Saint-Laurent et à ses affluens jusqu'au lac Ontario. On la distingue non seulement le long du fleuve en général, mais elle suit également chaque baie et chaque détour avec une flexion correspondante, indiquant ainsi que le changement subséquent dans le volume de l'eau s'est effectué graduellement, et sans violence. Je n'ai jamais rencontré, ajoute Hall, un seul courant d'eau sans cet accompagnement, quoique l'on trouve constamment ces banquettes séparées par un canal plat large de 240 à 300 pieds, couvert d'arbres, et à travers lequel la trace d'un mince ruisseau est à peine marquée par une ligne de verdure plus fraîche que le fond adjacent.

Le nombre des moulins à eau abandonnés, notamment dans les parties du pays habitées depuis peu, ainsi que la difficulté de faire marcher

ceux dont on se sert encore, prouve que le même dessèchement progressif continue.

« Le peu de changement qui a eu lieu dans la direction et dans la figure de ces banquettes, vient à l'appui de l'opinion qu'il ne s'est pas passé très-long-temps depuis que la partie la plus considérable de la terre cultivée de ce continent a été convertie en marais et a donné naissance à des rivières qui ensuite ont entièrement disparu, ou bien ont considérablement diminué dans leur étendue. Quand le pays est plat, il faut chercher cette seconde banquette à une grande distance du lit actuel; de sorte que si le fleuve s'élevait à cinquante ou soixante pieds, il inonderait une grande portion du terrain entre Quebec et le Saint-Maurice, tous les environs du lac Saint-Pierre et la rivière Richelieu, jusqu'au pied de la montagne de Belœil, et les côtes méridionales de l'île de Montreal, avec la partie la plus considérable de la province supérieure entre l'Outaouac et le voisinage de Prescott.

« Ayant passé en bac de Berthier à Contre-cœur, j'allai en calèche à deux chevaux vers Saint-Ours, dans la direction de la montagne de Belœil, qui s'élève dans un horizon brumeux. Les prairies étaient ornées avec profusion du beau lis orange, et les bords de l'eau des cônes cramoisis du sumac. Des brigs et des navires marchands

descendaient le fleuve avec la marée. Leurs voiles étaient à peine gonflées par le vent léger qui tempérerait bien modérément l'atmosphère brûlante du mois d'août.

« L'été du Canada est aussi chaud que l'hiver est froid, ce qui met le cultivateur à même d'élever du maïs, des melons d'eau, des potirons, du piment et d'autres végétaux qui ont besoin d'un fort degré de chaleur, quoique pour un temps court; circonstance qui fait que ce pays ressemble en été au Portugal, comme en hiver à la Russie.

« J'arrivai le soir à Belœil, village peu visité; le lendemain je passai de nouveau le fleuve, et je m'avantai vers la montagne qui s'élevait comme un mur de rochers au-dessus du pays plat des environs. Quelques chaumières misérables sont éparses à sa base. Leurs habitans vivent principalement du produit de leurs vergers de pommiers, dont la riche verdure tapisse toute la pente du mont jusqu'à l'endroit où la montée devient difficile. A l'extrémité de ce hameau, l'on voit un moulin, bâti sur le bord d'une rivière, et mis en mouvement par le ruisseau qui sort du lac de la montagne.

« La première partie de la montée traverse un bois touffu d'érables, et ne présente pas d'autre difficulté que celle de gravir sur les masses de rochers qui couvrent le terrain, ou d'en faire le tour, car elles barrent la route aux voyageurs qui

ne connaissent pas leurs défilés. Quand on a passé la région des arbres, on est exposé à l'ardeur du soleil. Ce qui, avec la poussière, joint à la fatigue de la montée, rendait ma tâche fort pénible. La hauteur du premier sommet est de 200 toises; il est séparé de la cime supérieure par une vallée profonde et bien boisée, vers l'extrémité de laquelle un beau lac d'un demi-mille de circonférence étend ses eaux tranquilles au milieu des bocages. Dans cette position solitaire et si élevée, il ressemble au bain du Génie de la montagne, ou au lac Magique de quelque conte arabe. Il abonde en poisson excellent.

« Du sommet du cône qui est haut de 240 toises, la vue domine sur le Saint-Laurent et ses deux lacs, entre lesquels on aperçoit la ville et les hauteurs de Montreal; d'un côté la rivière de Richelieu avec le fort Chambli et le bassin, et au-delà les lacs qui marquent la frontière; de l'autre l'Atamasca, et au sud des chaînes de montagnes qui se perdent dans l'éloignement. A l'exception de ces hauteurs, on ne découvre qu'une plaine boisée, entremêlée de taches brunes qui sont les terrains cultivés, et de villages de couleur blanche.

« Des nuages de fumée produite par l'incendie des forêts, dû au hasard ou causé à dessein, enveloppaient partout l'horizon et semblaient augmenter la chaleur.

« La base de la montagne qui est de granit, termine brusquement la branche des montagnes Vertes qui sépare les eaux du lac Champlain des sources de l'Atamasca et du Saint-François. »

Quand on vient par terre de Québec à Montréal, on s'embarque à Saint-Sulpice pour traverser le Saint-Laurent; on avait commencé un pont pour joindre d'île en île celle de Montréal à la rive gauche du fleuve; mais les auteurs de ce projet, quoique dignes d'éloges pour leur intention, avaient oublié de consulter le climat; car en supposant que le pont résistât au courant gonflé par les pluies d'automne, il serait emporté par les glaces.

Montréal, la seconde ville du Canada, en est la plus ancienne; elle fut fondée en 1549 par Jacques Cartier, de Saint-Malo, qui avait découvert le pays. Elle est située sur la côte méridionale d'une île au point où le Saint-Laurent cesse d'être navigable pour les gros navires. Ses hautes murailles, ses maisons en pierre de taille, entremêlées d'églises et de couvens, les vaisseaux mouillés le long de terre, la font ressembler à un port de mer de l'ancien continent. L'escarpement du rivage, et la profondeur de l'eau entretenue par la rapidité du courant, donnant aux navires la facilité de se placer contre le quai pour charger et décharger des marchandises. Montréal est éloigné de Québec

de soixante lieues, le bateau à vapeur parcourt cet espace en dix-sept heures.

Montréal se présente sous un aspect aussi pittoresque, mais bien plus gai que Québec. Des hauteurs boisées, de nombreux vergers, de jolies maisons de campagne, et tout cela renfermé dans une île baignée par un fleuve superbe où les plus gros navires peuvent remonter. L'île a dix lieues de long de l'est à l'ouest et près de quatre lieues dans sa plus grande largeur. La montagne d'où elle tire son nom et qui a deux têtes de hauteur inégale, est presque dans le milieu de la longueur de l'île, mais elle n'est qu'à une lieue de la côte méridionale. Montréal fut d'abord nommée Ville-Marie; mais cette dénomination n'a pu passer dans l'usage ordinaire.

L'on compte à Montréal 1,274 maisons et 18,800 habitans; on la distingue en ville haute et ville basse, quoique la première ne soit pas beaucoup plus élevée que l'autre. La plupart des rues sont droites, pavées, mais étroites, les nouvelles sont d'une largeur convenable; les maisons sont généralement bâties en pierres de taille grises; dans les faubourgs on en voit en bois, il y en a peu d'élégantes; quelques-unes sont commodes et bien distribuées; elles n'ont ordinairement qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Dans la ville basse, qui est voisine du fleuve et la plus commer-

cante, les maisons ressemblent à des prisons, à cause des volets en fer dont les portes et les fenêtres sont garnies en dehors, et que l'on ferme soigneusement dès que la nuit approche, afin de se garantir du feu. Cette ville a éprouvé des incendies terribles, et ses habitans en ont une telle peur, que tous ceux qui en ont le moyen, couvrent leurs maisons en fer blanc. Une loi oblige les propriétaires d'avoir constamment à portée une ou plusieurs échelles proportionnées à la hauteur des maisons.

Les principaux édifices sont : l'Hôpital général, l'Hôtel-Dieu, la Cathédrale catholique, le Séminaire, l'Eglise anglicane, la Maison du gouverneur, le Palais de justice, la Banque, le Couvent des Récollets changé en caserne, etc. Les remparts de la ville tombent partout en ruines; ils étaient nécessaires lorsqu'elle avait à craindre les surprises des Indiens qui arrivaient en grand nombre pour vendre leurs pelleteries et campaient en dehors; aujourd'hui cet inconvénient n'est plus à craindre.

On remarque à Montreal plus de dispositions à embellir la ville qu'à Quebec. Peut-être est-elle plus riche; car indépendamment de ce qu'elle est l'entrepôt du commerce des pelleteries, ses négocians en font un très-actif avec les Etats-Unis, notamment avec le Vermont, et le New-York supérieur. Les commerçans du nord-ouest donnent

le ton à la société, ils tiennent les tables les mieux servies; en conséquence leurs femmes sont les arbitres des modes, prérogative aussi ardemment désirée et maintenue dans une petite ville baignée par le Saint-Laurent, que dans les capitales de la France et de l'Angleterre.

L'hiver passe pour être de deux mois plus court à Montreal qu'à Quebec; la chaleur y semble plus accablante; sa situation basse et abritée, les toits couverts en fer blanc, les volets des fenêtres revêtus de plaques de fer, et la grande quantité de poussière y rendent l'atmosphère semblable à une fournaise.

A l'extrémité de l'île et à sept milles au sud-ouest de Montreal est le village de La Chine; on y va par une route qui traverse un pays uni, mais agréablement diversifié par des bois et des terrains cultivés qui sont généralement des prairies.

Vis-à-vis de La Chine est Cachendonaga, misérable village habité par les Agniers, tribu d'Iroquois qui ont adopté la religion chrétienne. Les hommes vont à la chasse et à la pêche; lorsque Lambert visita le Canada, leur chef était un ivrogne fieffé. Sa maison était la seule qui fût passablement meublée. Un M. Lorimier, Français d'extraction et interprète du gouvernement, s'était entièrement métamorphosé en Iroquois et avait épousé successivement deux Indiennes.